

CONTES BÉDOUINS

Conte Bédouin de l'Iraq

Non, elle n'était pas jolie, jolie, la fille du vieux cheikh bédouin. Elle n'avait, la pauvre, rien de commun avec ses sœurs les gazelles du désert. Bien laide même, le teint fané, le cheveu rare, elle mettait en fuite les soupirants. Et le père maudissait le jour où Dieu lui avait envoyé cette calamité. Vint une vieille, la malédiction contre elle est licite, qui s'informa près de la mère. — « Eh bien cette enfant ne se marie pas ? — Ce n'est pas que l'envie lui en manque, mais elle ne trouve personne, dit la mère — Allons, je vais m'en mêler, mais ne soufflez mot à son père. — Ah ! trouve-lui un mari, toi, et tu verras ta récompense. » Et la vieille s'en fut.

Elle était, elle, pourvue d'une fille belle comme la lune en son plein. En sa compagnie elle alla faire quelques emplettes au souk, non sans avoir recommandé à la jeune fille d'aguicher le marchand par ses minauderies.

Ainsi fit celle-ci, et pendant que la maman achetait quelques objets, découvrant son bras nu, elle prodiguait ses agaceries au boutiquier dont le cœur fut charmé. Après avoir livré vingt livres de marchandises, il s'enquit : « Qui est donc cette fille ? C'est la fille du cheikh. — Et te chargerais-tu de convaincre son père de me la donner ? — Mais oui. — Alors garde tes vingt livres. »

...En la quittant, la vieille alla dire à l'épouse du cheikh, mère de la laide fille : « L'homme est déniché, il viendra demain faire sa demande. » Puis sans tarder, elle

courut encore tirer dix livres du marchand, comme messagère de la bonne nouvelle: « Tu peux envoyer faire la demande au père. »

Qui fut aux anges ? ce fut le marchand. Le cœur épanoui, sa satisfaction était telle qu'il ne cessait de baiser l'affreuse vieille. « Je m'en vais, lui dit-il, en la quittant, envoyer ma demande aujourd'hui même. » Sa mère et sa sœur allèrent en effet exposer le cas à la mère. « C'est au père de décider », répondit celle-ci.

Les femmes de retour, le marchand députa au père cinq de ses amis. — « D'où est-il, demanda le père. — Des Mintfaja. — Alors, je consens. » Puis on se mit en quête de l'anneau pour la nouvelle épousée, et le troisième jour, la dot fut versée.

Quant à la vieille, elle butinait de ci et de là, recevant du marchand, recevant de la belle-mère.

La nuit de vendredi arriva enfin. On tira les salves de réjouissance et l'époux entra chez sa fiancée pour consommer le mariage. Catastrophe. Ce n'était pas la beauté que chaperonnait la vieille. Il avait devant lui une fille affreuse, chauve, le teint plombé. Il se sauva et passa seul sa nuit. « Par Allah! quel tour infâme me joua cette vieille, ruminait-il en se lamentant et se mordant les doigts de regret. Mais, s'il plait à Dieu, je trouverai un expédient à la mesure de sa ruse. »

Bref, le lendemain, il lui fallut affronter les parents qui lui préparèrent à déjeuner. Après avoir mangé, il revint chez lui tout à l'idée de donner aliment à sa vengeance. Trois jours, il resta calfeutré, puis envoya chercher les Kaouaoulèh (1) (bohémiens).

Avec leurs femmes et leurs tambourins, ils arrivèrent. Il eut avec eux un conciliabule secret à la suite duquel on vit nos Kaouaoulèh s'installer devant la maison du

(1) 4 groupes de Bohémiens se rencontrent souvent à Damas : les Nawar, les Zeutt, les Kawâoulé, les Jaéd. Inutile d'ajouter qu'on leur prête tous les méfaits possibles.

beau-père, et à grand renfort de musique, les femmes commencèrent à danser. Le cheikh sortit et demanda la cause de ce tintamarre. « Nous venons donner une aubade à notre bien-aimé cousin, répondirent les bohémiens, cela lui portera chance. » — « Quel cousin ? mon gendre serait-il bohémien ? » s'exclama le cheikh courroucé. — « Il est bohémien, certes, et de plus, fils de notre oncle. » Le cheikh voulut les chasser, mais comme ils s'entêtaient à réclamer leur consin, le beau-père appela son gendre et l'apostropha : « Qui es-tu et d'où es-tu ? » — « Je suis Kaouli. » — « Mais n'as-tu pas dit que tu étais Mintafjé ? » — « — Mensonge, je suis Kaouli depuis seize générations » — « Tu vas et sans tarder, je t'y engage, me rendre ma fille et aller te faire pendre ailleurs avec tes bohémiens. — « Bien j'obéirai, mais amplement et complètement dédommagé de tous les débours que j'ai faits pour elle. »

Le cheikh dut en passer par là. Le marchand rentra dans ses dépenses, laissa la fille et partit sans demander son reste. Le pseudo bohémien n'eut garde d'oublier d'inscrire sur un feuillet qu'il suspendit sur le chemin :

Ruse est œuvre d'homme
Femme ne peut que trahison.

Conte Bédouin du Nedjd

Les premières pluies tardent beaucoup, l'herbe se fait rare, chameaux et moutons dépérissent et meurent. Aussi chez les Bdour, le front des anciens est soucieux. Dans la tente du cheikh le traditionnel café parfumé à la graine de hêl n'arrive pas à dérider les visages ni à apaiser les âpres discussions que soulève toujours la question d'un nouveau campement. Mais le vieux cheikh sait que le matin où il abattra sa tente, tous le suivront sans hésiter. Avisé, il veut seulement savoir où il entraînera les siens. « Qui de vous, dit-il, veut aller nous chercher une terre riche en pâturages ? » — « Moi », dit Fdheil, qui, agréé par tous, part avec Ouadh'a sa fille unique. Après vingt jours de marche, il découvre un endroit où l'herbe était plus haute que le genou de son cheval. Il s'arrête mais n'avertit pas le clan. Un jour qu'il avait aperçu huit cavaliers, il monte à cheval pour aller les reconnaître. En ayant vu galoper vers lui en zigzag, il sut leurs intentions pacifiques et s'avançant les saluer : « Soyez les bienvenus, leur dit-il, Salut aux hôtes. » — On lui répondit amicalement et il les amena sous sa tente. C'étaient des Chamoura à la recherche, eux aussi, de nouveaux pâturages, et, entre Bdour et Choummar, existait une vieille inimitié. Malgré cela ils convinrent de vivre en frères quelque temps en cet endroit avant de se séparer et de retourner vers leurs tribus respectives. Un des Choummar qui avait sept fils, s'était lié d'amitié avec le Bdouri et souvent, un jour chez l'un, un jour chez l'autre, ils prenaient le café ensemble. Certaine fois que, le père dormant, la fille avait préparé le café, un des fils venus en visite, la vit, sentit son cœur s'élancer vers elle et tomba follement épris. Depuis lors il la guettait

sans cesse, et, une nuit, levant le bord de la tente, il pénétra chez la jeune fille qui dormait. Il se pencha sur elle, lui donna un baiser et se retira dans sa tente. Au matin Ouâdh'a raconta la chose à son père qui lui recommanda le silence et ne souffla lui-même mot à personne de la chose. La fin des pâturages approchait, on se sépara, on se dit adieu, non sans que le Bdouri ait dit au Choummari : « Je vous enverrai du fil, vous pourrez en faire un manteau. » Et chacun rejoignit les siens. « Allah nous est témoin que nous n'avons pas trouvé de pâturages », répondirent-ils à ceux qui les interrogeaient.

Après un mois, le père de Ouâdh'a envoya à son ami sept pelotes de fil dont six étaient blanches et une noire. Après s'être demandé la raison de ce choix, le Choummari se dit : « Par Allah, un de mes fils a dû s'attaquer à la fille. » Sur le champ, il immola l'aîné et envoya sa tête à son ami qui ne fit point de réponse. Ayant tué son second fils et envoyé sa tête sans plus de résultat, il mit à mort six de ses enfants. Pas un mot. Ayant enfin sacrifié le plus jeune, il reçut cette lettre : « Bravo, tu as tranché ton mauvais doigt. » La fille était, en même temps, envoyée en cadeau pour dédommager l'ami du prix du sacrifice de ses sept enfants.

Commandant MALINJOUD,
Directeur de l'Ecole d'Interprètes de Damas.
